

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 13 (1868)
Heft: (10): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: De l'avenir de la cavalerie
Autor: Perrot, L. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

SUPPLÉMENT MENSUEL

DE LA

REVUE MILITAIRE SUISSE

Lausanne, le 30 Mai 1868.

Supplément au n° 10 de la Revue.

SOMMAIRE. — De l'avenir de la cavalerie. — L'approvisionnement actuel en munitions de guerre de l'armée de la Confédération du Nord. — Le profil de la fortification de campagne. (*Fin.*)

DE L'AVENIR DE LA CAVALERIE.

Quel avenir est réservé à la cavalerie? telle est la question qui doit préoccuper à juste titre ceux qui suivent avec intérêt le développement des nouvelles armes d'artillerie et d'infanterie.

A première vue l'on est pour ainsi dire obligé de reconnaître que la cavalerie a perdu de son importance. En effet elle ne peut plus se mesurer avec une infanterie encore intacte, même en ligne. Jadis l'infanterie menacée en plaine par la cavalerie cherchait à atteindre un terrain plus favorable à la défense; avec les nouvelles armes, elle trouve dans un terrain uni qui lui permette un bon effet de tir une position inexpugnable à la cavalerie. Jadis le feu de l'infanterie offrait peu de précision et encore n'avait-il son effet qu'à de faibles distances, aujourd'hui il réunit à une grande justesse une rapidité plus grande encore. De nos jours l'infanterie peut pour ainsi dire attendre dans toutes les formations une cavalerie s'avancant à l'attaque. Par ce fait l'infanterie est devenue plus audacieuse, la cavalerie plus défiante de ses forces (nous ne disons pas moins courageuse) et partant moins terrible par le fait qu'elle a *moins d'occasions* de donner de grands chocs.

Jadis la cavalerie ne se trouvait exposée au feu direct de l'artillerie qu'à des distances de 12 à 1400 pas et encore n'était-ce qu'à des projectiles pleins, car les obus n'éclataient que fort irrégulièrement; aujourd'hui dès 2000 pas et au-delà le feu de l'artillerie offre une grande précision et les boulets pleins ont été remplacés par des pro-

jectiles à éclater. Jadis l'artillerie était moins mobile, aujourd'hui elle a introduit des calibres plus petits et d'une plus grande légèreté.

Dans une époque où tout était plus lent, plus massif et moins mobile, la cavalerie conservait une plus grande supériorité. Elle était l'arme mobile par excellence ; avec plus d'occasions d'entrer en action elle courait cependant moins de risques et elle paralysait davantage les mouvements de l'infanterie. Tenue moins à distance, par le fait d'une artillerie et d'une infanterie moins efficace, elle était plus à portée de produire son effet et moins longtemps exposée au feu de ces deux armes. Elle pouvait opérer plus facilement telle ou telle attaque de flanc ou tel mouvement tournant.

Avec les voies ferrées établies sur de grandes échelles, l'infanterie et l'artillerie peuvent parcourir en peu de temps des espaces considérables et telle armée peut être rapidement concentrée sur tel ou tel point important.

La cavalerie a-t-elle progressé en proportion ? le seul perfectionnement qu'on pourrait lui reconnaître, à supposer qu'il en soit un (ce que nous verrons plus tard) c'est celui qui a été introduit dans la cavalerie prussienne par exemple, armée de mousquetons se chargeant par la culasse. Du reste en tous points elle a conservé sa tactique, ses formes, et la même manière de combattre que par le passé. Pour elle l'important et la seule chance de victoire consistera toujours à utiliser les moments favorables et à donner à *temps*.

La cavalerie a-t-elle la même raison d'être que par le passé et faut-il la conserver encore ? telle est la question que nous allons essayer de traiter.

Chacun est obligé de le reconnaître, il s'opère aujourd'hui une transformation considérable dans l'organisation des armées permanentes ; c'est le nombre qui doit l'emporter ; ce ne sont plus des armées de 100 à 200000 hommes appelées à se mesurer, mais pour ainsi dire des nations armées en présence les unes des autres.

Avec des éléments pareils les guerres prendront aussi un autre caractère ; au lieu de durer des mois et des années elles devront se décider en quelques semaines. En effet si un pays appelle sous les armes presque toute la population travailleuse active et robuste, que deviennent l'agriculture, l'industrie, le commerce, que deviennent les ressources, si le fabricant lui-même devient le consommateur ? L'on pensait jadis que les armées permanentes renfermaient seules un élément d'action, un élément agressif ; aujourd'hui chacun le reconnaît, les armées nationales seules sont capables de guerres offensives sur une grande échelle ; mais à une seule condition, c'est que ces guerres se terminent rapidement. En effet enlever tout-à-coup 1 million d'hommes

à des travaux utiles est une souffrance et un poids par trop considérables pour qu'un pays puisse prolonger un pareil état de choses, même huit jours au-delà du temps nécessaire.

Jadis la guerre nourrissait la guerre, aujourd'hui celui qui veut la faire doit songer aux moyens de la nourrir, quitte à la faire payer plus tard au vaincu.

Les guerres par ce double fait, deviendront plus rapides, se décideront plus vite et par le fait d'une plus grande agglomération des nations, deviendront moins partielles et se feront sur une toujours plus grande échelle.

Ces quelques idées qu'une plume habile pourrait développer d'une manière intéressante en les poursuivant jusque dans leurs dernières conséquences, suffisent, nous semble-t-il, pour démontrer que le caractère essentiel des guerres de notre époque consistera surtout dans la rapidité.

La guerre de 1866 n'est pas un fait accidentel ; elle prouve que l'armée prussienne avait compris sa mission et le caractère de la guerre qu'elle avait à faire, à savoir : *la plus offensive des guerres offensives*.

Les chemins de fer, pensera-t-on peut-être, fournissent toutes les ressources nécessaires pour ce genre de guerre ; c'est vrai s'il s'agit de concentrations subites sur le propre territoire d'un peuple et cela surtout avant la guerre, mais en pays ennemi ces moyens ne suffisent plus ; quelques ponts détruits, des lignes insuffisantes et enfin un ennemi en présence ne permettent plus de les utiliser ; et puis lorsqu'il s'agit de se compléter en hommes, chevaux, matériel, munitions et d'approvisionner en nourriture, fourrage et ressources de tout genre des armées d'un demi-million et d'un million d'hommes qui marchent et avancent toujours, changent de position, comment pourrait-on espérer se servir de ces moyens de transport pour l'armée elle-même ? On le voit, il y a une impossibilité matérielle à compter sur les chemins de fer pour les opérations ultérieures d'une armée en pays ennemi. Chacun sait aujourd'hui que la Prusse dans la guerre de Bohême n'avait à sa disposition qu'une ligne de chemin de fer ; nous ne disons pas pour renforcer son armée mais seulement pour l'approvisionner. Evidemment cela ne suffisait pas. D'ailleurs si ces lignes suffisaient pour l'approvisionnement suffiraient-elles encore pour le renvoi des blessés, des prisonniers, du matériel conquis sur l'ennemi, des prises faites, etc. ?

Nous arrivons donc à reconnaître qu'à partir de la frontière ennemie, la guerre entrera dans les mêmes conditions que par le passé, et que cependant elle devra se faire plus rapidement.

Nous ne disons qu'une vérité banale pour tout militaire, à savoir que la cavalerie est l'arme mobile par excellence. Avec la cavalerie une armée peut s'éclairer, faire des reconnaissances, occuper rapidement tel ou tel point important stratégique ou tactique non encore aux mains de l'ennemi, rétablir facilement et sans perte de temps les communications entre deux corps; elle seule peut à un moment donné utiliser la démoralisation jetée dans les rangs ennemis par les autres armes en changeant cette démoralisation en déroute, elle seule peut utiliser la victoire soit en se portant directement sur un ennemi aux trois quarts défait, soit en lui coupant sa ligne de retraite et en permettant ainsi au gros de l'armée d'achever par un mouvement en avant la défaite totale d'un ennemi pris de front et à dos.

Diminuons ou supprimons en pensée la cavalerie, qu'obtenons-nous ? une armée lourde et massive, des mouvements compassés, une marche lente et nécessairement trop systématique, un corps sans âme, une armée entourée de yeux vigilants, tandis qu'elle ne voit rien, une armée pouvant être surprise en tout temps sur un point quelconque, tandis qu'elle ne sait pas ce que fait son adversaire, et ne peut faire aucune marche hardie. Une armée semblable ne peut ni utiliser l'ébranlement momentané de l'ennemi ni surtout utiliser la victoire, elle peut remporter aujourd'hui une victoire importante mais, comme une cavalerie ardente et aux mouvements spontanés lui manque pour en utiliser les fruits elle laisse le temps à l'ennemi de se concentrer de nouveau, de se reformer et peut-être quelques jours plus tard de lui livrer une seconde bataille dans des circonstances défavorables pour elle. Une seule victoire utilisée aurait terminé peut-être la campagne ; faute de cavalerie, cette armée ne retire non-seulement aucun avantage, mais encore toutes les chances favorables de la guerre peuvent se tourner contre elle. Ce point pourrait être développé au long ; mais ces quelques idées suffisent pour baser notre raisonnement. Notre cavalerie suisse est-elle, dans les circonstances actuelles, capable d'accomplir sa mission ? Nous avons tâché de le démontrer, elle se trouve, comme toutes les autres cavaleries, par suite du développement des autres armes, dans un état d'infériorité marquée et cela d'une manière si frappante que restant ce qu'elle est aujourd'hui, elle ne peut plus répondre à son but.

Que lui manque-t-il donc ? un mousqueton, ou telle autre arme à feu, à répétition ? On serait tenté de le croire et nous comprenons que la Prusse ait donné un mousqueton à aiguille à une partie de sa cavalerie, mais cette arme n'est pas une compensation ; il y a même plus ; elle nous paraît faire preuve de décadence, car elle a pour conséquence de faire abandonner le seul vrai principe qui dans tous les

temps a fait la force de la cavalerie, à savoir l'impétuosité. En effet la guerre de 1866 en a fourni l'exemple, les blessures causées par le mousqueton ne peuvent pas entrer en ligne de compte avec celles faites par le sabre ou la lance; ces armes ne gênaient pas le cavalier, puisque c'était son cheval qui les portait. Dans telle ou telle circonstance de détail le mousqueton a pu peut-être rendre quelques services au cavalier, aussi comprend-on que la cavalerie prussienne tienne à son mousqueton; mais en revanche l'on peut prétendre hardiment que cette arme *n'est entrée pour rien dans les résultats obtenus par la cavalerie prussienne*. Un homme à cheval ne peut pas tirer comme un homme à pied, cette arme a une portée et une justesse moins considérables que celle de l'infanterie; contre la cavalerie elle ne doit jamais être employée; et tel officier prussien qui avant l'attaque se permettrait d'ouvrir le feu serait cassé et mis à l'index de l'opinion des hommes de guerre, et qui oserait jamais prétendre qu'un cavalier puisse pour le tir lutter contre un fantassin! celui-ci peut faire usage de son arme dans toutes les positions sans se découvrir, un cavalier offre avec son cheval une surface considérable aux projectiles ennemis. Qu'il mette pied à terre nous répondra-t-on, pour combattre à pied, c'est-à-dire qu'il ait plus de confiance dans le tir que dans son cheval de bataille? Mais il n'y a rien de nouveau sous le soleil et l'histoire de la guerre nous enseigne que ce mode de combat adopté jadis a été rejeté par une sage expérience; nous allons plus loin, et nous soutenons qu'un cavalier sachant tirer et se couvrir comme un fantassin serait un mauvais cavalier dans l'acception militaire de ce mot. En effet il faudrait enseigner à nos cavaliers qu'à pied il leur faut un autre terrain pour combattre qu'à cheval, qu'ils doivent chercher à se couvrir, avancer ou se retirer avec précaution, et à cheval nous lui enseignerions à choisir un autre terrain; nous lui dirions que la cavalerie qui ne sait pas tout risquer et tout hasarder a perdu toute conscience de sa force. Nous lui dirions blanc aujourd'hui et noir demain, nous amènerions dans l'esprit de notre cavalerie une telle confusion d'idées que dans l'application nous obtiendrions une mauvaise infanterie, et une cavalerie plus déplorable encore. Une cavalerie n'a jamais eu trop de confiance dans son arme blanche et l'impétuosité de ses attaques et par notre instruction nous lui enseignerions à douter de sa puissance? Nous rendrions notre cavalerie craintive par principe. Ajoutons encore que la cavalerie suisse qui, par le fait de son instruction limitée et insuffisante, a aujourd'hui toutes les peines imaginables à soutenir la comparaison avec la cavalerie des armées permanentes, perdrait encore par le fait de l'introduction du mousqueton toute sa valeur et le sentiment de sa force.

Il faut cependant à la cavalerie quelque chose pour la renforcer.

Or qu'il nous soit permis d'émettre ici une idée qui nous paraît nouvelle, qui n'a pas été appliquée en campagne et que nous soumettons à l'appréciation et aux critiques militaires de notre pays.

Depuis quelques années l'on parle d'une nouvelle arme d'artillerie (mitrailleuse) légère plus qu'aucune autre pièce et d'un effet terrible, pouvant contenir une quantité très-grande de munitions. Avec une trajectoire rasante jusqu'à mille pas et un espace dangereux sur toute l'étendue de sa trajectoire, permettant sans inconvénient de se tromper dans l'appréciation des distances, n'y aurait-il pas un avantage immense à faire suivre la cavalerie de cette arme ?

La cavalerie de division doit utiliser les moments favorables pour attaquer, renverser, surprendre, menacer un flanc, avec cette arme nouvelle, elle peut tout risquer ; sous la protection du feu de son artillerie arrivée à 1500 pas, les mitrailleuses se portent en avant au galop jusqu'à 1000 pas et elles ouvrent leur feu contre tel ou tel corps ennemi à attaquer ; la cavalerie profitant du désordre momentané occasionné par les mitrailleuses pousse son attaque et a pour elle toutes chances de succès. Cavalerie contre cavalerie, celle-là sera toujours battue qui aura à soutenir contre son attaque le feu meurtrier de quelques mitrailleuses.

Mais, nous dira-t-on, comment faire avancer les mitrailleuses sous le feu de l'artillerie ennemie ? à cela nous répondrons : les batailles ne se décident pas à des distances de 1500 à 2000 pas, mais bien à portée du fusil et de la bayonnette, il faut tôt ou tard franchir ces distances et mieux vaut les franchir sous le feu de l'artillerie et de nos mitrailleuses que sous celui de l'artillerie seule.

Du reste, sans contredire ce que nous disions au commencement de cet article, nous soutenons que l'artillerie rayée *n'a pas à beaucoup près en campagne* des effets aussi terribles que ceux que nous lui connaissons sur nos places de tir. Qu'on se représente deux batteries en présence d'autant de pièces ennemies, plusieurs de nos projectiles éclatent en avant, au but ou en arrière du but. Lequel de nos projectiles a touché tel ou tel point ? Nos pièces ont-elles ou non la bonne hausse ? Dans un combat d'artillerie un peu nourri, nous pourrions admettre qu'il y a impossibilité à constater et partant de là à donner à nos pièces la hausse convenable, ce qui veut dire qu'elles perdent leur effet ; puis la fumée des pièces ennemies et de nos projectiles éclatant et la fumée de nos pièces ne nous permettront pas dans la plupart des cas d'observer distinctement les résultats obtenus. Ceci n'est pas de la théorie, c'est une réalité, fruit de l'expérience d'hommes qui se sont formé un jugement sous le feu de l'ennemi.

A les entendre ils vous disent que c'est toujours un problème excessivement difficile à résoudre que celui de démonter une pièce ennemie et cependant d'après nos résultats de tir sur le champ d'exercice il semble que l'on pourrait être en droit d'admettre qu'un feu d'artillerie un peu nourri suffirait pour causer les ravages les plus terribles dans les rangs de l'artillerie ennemie. Ce n'est pas l'artillerie qui a décidé dans la lutte de Bohême, mais bien une infanterie mieux armée, plus habile et mieux conduite.

Les forces doivent se rapprocher, l'artillerie elle-même doit changer ses positions, or la cavalerie aussi doit suivre, mais elle ne suivra que pour se préparer à attaquer, elle ne pourra attaquer que si elle a quelques chances de succès, et ces chances qui les lui donnera si non nos mitrailleuses ? Si nos mitrailleuses ne peuvent pas s'avancer jusqu'à 1000 pas de l'ennemi, notre cavalerie ne le pourra pas non plus et cependant encore une fois il lui importe de se rapprocher.

Qu'on se représente tous les cas possibles où la cavalerie dans le lien de la division puisse rendre d'éminents services et l'on arrive à la conclusion que la mitrailleuse est l'arme de la cavalerie par excellence.

Remarquons-le, nous ne disons pas qu'elle ne soit pas l'arme de l'infanterie, mais pour le moment nous ne voulons pas aborder ce sujet.

Mais, nous dira-t-on, la mitrailleuse est une superfétation, car l'artillerie légère attachée à la cavalerie suffit pour lui aider à résoudre tous les problèmes qui lui incombent. Si notre cavalerie souffre davantage de la nouvelle artillerie, notre artillerie à son tour protège, par le fait même mieux aussi notre cavalerie. Cela est vrai et cependant nous le disons hardiment, l'artillerie rayée, malgré sa grande portée et sa grande précision de tir, se trouvant dans d'autres conditions que jadis, n'a pas encore trouvé le moyen de soutenir la cavalerie comme par le passé.

Jadis l'artillerie avant l'attaque se portait à la distance à mitraille et écrasait si possible de son feu l'infanterie ou la cavalerie ennemie, tout en ouvrant ainsi le chemin à la cavalerie. De nos jours le feu à mitraille n'est plus un projectile offensif, il est devenu le projectile défensif de l'artillerie et l'on peut admettre que si une batterie était assez imprudente pour se porter à distance à mitraille elle courrait inévitablement le risque de succomber sous l'effet des nouvelles armes d'infanterie, probablement même avant d'avoir pu entrer en action. Par quoi donc le feu à mitraille, si nécessaire jadis, a-t-il été remplacé ? par le tir à obus, répondra-t-on ? mais l'obus ne dominera jamais le terrain comme une boîte à mitraille ; la force de percussion

de l'obus est plus considérable, mais dans les moments qui précèdent l'attaque il s'agit moins d'obtenir une grande force de percussion qu'une dispersion régulière des projectiles; il faut que le terrain en avant de la batterie soit dominé par le feu, or les éclats d'obus de toute une batterie ne domineront jamais le terrain aussi complètement que jadis nos boîtes à mitrailles.

Le schrapnel, dira-t-on, peut à son tour, gradué à courtes distances, remplacer le coup à mitraille; mais s'il n'éclate pas... il ne remplace rien du tout, pas même l'obus.

Les batteries, même rayées, par le fait du nouvel armement de l'infanterie, ne peuvent donc pas dans l'offensive remplacer à de courtes distances l'effet des anciennes pièces lisses. Or, ne paraît-il pas naturel de dire : il faut à la cavalerie une arme qui puisse la soutenir et lui ouvrir le chemin au moment important, à savoir celui auquel elle doit se mesurer avec l'ennemi. Et quelle arme plus apte à remplir ce rôle que la mitrailleuse qui, plus mobile que quelque pièce d'artillerie que ce puisse être, a cependant un effet plus terrible que n'a jamais eu pièce lisse ou rayée et cela non-seulement jusqu'à 600 pas mais jusqu'à une distance où elle n'a rien à craindre du feu de l'infanterie, à savoir jusqu'à mille pas.

L'artillerie restera toujours l'arme de la cavalerie pour l'introduction du combat, pour protéger les mouvements préliminaires, pour forcer l'ennemi à déployer et à montrer ses forces, pour l'ébranler et l'arrêter dans le déploiement, pour détourner le feu de l'artillerie ennemie, pour occuper les positions dominantes, pour permettre aux troupes de s'avancer sous son feu; mais une fois les forces rapprochées, une fois le moment décisif commençant, c'est aux mitrailleuses à achever et à couronner l'œuvre. Celles-ci portent le dernier coup, jettent le désordre dans les rangs de l'ennemi, le serrent de près et la cavalerie recueille les lauriers qui lui ont été préparés par l'artillerie et par les mitrailleuses.

L'artillerie tire de loin, la mitrailleuse, l'arme aux courtes distances, tire de plus près; l'artillerie, pourvue relativement de peu de projectiles, tire lentement; la mitrailleuse, riche en projectiles, doit tirer vite; l'artillerie a un espace dangereux très-restreint, la mitrailleuse un espace dangereux considérable.

Ce que nous venons de dire se rapporte plus spécialement à la cavalerie de division qui, réunie aux autres armes, se trouverait par le fait de l'introduction des mitrailleuses à même de résoudre tous les problèmes qui peuvent lui incomber.

Il n'en est pas de même de la cavalerie de réserve qui, agissant d'une manière plus ou moins isolée du gros de l'armée, doit cepen-

dant avoir une organisation telle qu'elle puisse, en formant un tout plus indépendant que cela n'est le cas aujourd'hui, être mieux à même de résoudre les problèmes plus difficiles qui lui incombent par le fait de l'introduction des nouvelles armes. C'est la question que nous allons examiner.

Chargée de faire tel ou tel mouvement tournant, d'occuper un point important, de rétablir les communications, de faire une reconnaissance, de poursuivre un ennemi, etc., la cavalerie de réserve peut à chaque instant, dans un pays comme le nôtre surtout, être arrêtée par un groupe quelque petit qu'il soit de tirailleurs habiles et bien postés ; toute sa rapidité lui deviendra inutile et elle peut se voir paralysée dans ses effets. Admettons que chacune de nos brigades de cavalerie de réserve soit suivie d'une centaine de fantassins bons tireurs l'accompagnant partout au moyen de 5 à 6 chars légers et mobiles, puis suivie, outre l'artillerie réglementaire, de quelques mitrailleuses, ne serait-on pas en droit d'attendre de notre cavalerie de réserve la solution de problèmes qu'elle est aujourd'hui dans l'impossibilité de résoudre. Et cependant la solution de ces problèmes peut devenir une question de vie ou de mort pour notre armée.

Par le fait des circonstances notre cavalerie est numériquement très-faible, ne la renforcerions-nous pas considérablement, sans en augmenter le nombre, en lui conservant sa même mobilité par cela que l'appuyant continuellement par une infanterie prête à ouvrir son feu lorsque le besoin s'en ferait sentir, nous la mettrions à même de résoudre tous les problèmes auxquels elle ne peut plus songer aujourd'hui. Par exemple le général veut repousser un ennemi qui, avec quelques détachements, manœuvre sur nos flancs, menace nos lignes de communication, s'est emparé de tel passage dont l'occupation nous est de première nécessité, et tout en faisant cela veut continuer sa marche sur son objectif sans se laisser arrêter. Quelques heures de retard peuvent être nuisibles et cependant il ne peut aujourd'hui, faute d'une cavalerie suffisamment indépendante, résoudre ce problème qu'au risque de paralyser en s'arrêtant toutes ses opérations. Mais s'il peut compter sur sa cavalerie de réserve, pourvue de 2 ou 3 compagnies d'infanterie, montées sur des chars, de quelques mitrailleuses et de quelques pièces d'artillerie, il est en droit d'attendre les plus grands effets de cette union de forces. Les cas que l'on pourrait citer pour démontrer que dans l'offensive et dans la défensive ces armes combinées pourraient rendre d'éminents services sont trop nombreux pour qu'il soit nécessaire de le développer plus au long. N'est-on pas en droit de se demander si l'armée autrichienne n'aurait pas évité ses désastres devant Kœnigsgrätz si le général autrichien,

disposant d'une partie de sa cavalerie de réserve organisée comme nous l'avons dit plus haut, avait pu arrêter pour quelques heures du moins la seconde armée prussienne sous les ordres du Prince royal ? Chacun le sait, cette seconde armée ralentie dans sa marche signifiait partie remise.

La bataille de Kœnigsgrætz ne serait-elle pas devenue la conclusion de la guerre et l'anéantissement complet de l'armée autrichienne si, réunissant à une cavalerie puissante une artillerie, des mitrailleuses et une infanterie tout aussi mobile, elle avait dirigé toutes ces forces sur les derrières de l'armée autrichienne. Renforcée comme nous le proposons, nous croyons être en droit d'admettre non-seulement que l'équilibre rompu un moment au détriment de la cavalerie serait rétabli, *mais que la cavalerie est plus que jamais destinée à devenir l'arme de l'avenir.*

L'Europe entière est en armes, partout l'on fait des préparatifs surhumains pour une guerre qui sans aucune doute éclatera dans un avenir prochain. Que deviendrons-nous au milieu de ces luttes gigantesques ? Lorsque les armées seront en présence, regretterons-nous d'avoir en temps de paix pris toutes nos mesures pour tenir aussi notre rang ?

Oh ! comme alors nous accorderons moins de valeur à toutes les questions d'économie et comme nous serons heureux d'avoir pu mettre de notre côté toutes les chances de succès.

Des dépenses légitimes n'excluent pas une sage et prudente économie, et quant à nous nous envisageons comme faisant preuve de sagesse l'autorité qui veut s'enquérir jusque dans les plus petits détails de la légitimité des dépenses faites par notre armée. Mais, nous le demanderons avec ardeur et conviction, que la sagesse de ces vues ne risque pas d'arrêter le développement de notre force militaire et de paralyser telle ou telle mesure indispensable au salut de la patrie.

Neuchâtel, le 29 avril 1868.

L. DE PERROT,
lieutenant colonel fédéral.

L'APPROVISIONNEMENT ACTUEL EN MUNITIONS DE GUERRE DE L'ARMÉE DE LA CONFÉDÉRATION DU NORD. (1)

Plusieurs écrivains militaires ont cherché à établir des données sur les quantités de munitions de guerre nécessaires à une armée

(1) D'après la *Gazette militaire de Darmstadt* et le *Journal de l'armée belge*.